

Olivier Ertzscheid

L'appétit des géants

Pouvoir des algorithmes,
ambitions des plateformes



Blogollection, autres titres :

surveillance:// Les libertés au défi du numérique : comprendre et agir
Tristan Nitot, octobre 2016 – ISBN 978-2-915825-65-7

La tête dans la toile, chroniques
Xavier de La Porte, mars 2016 – ISBN 978-2-915825-62-6

En communs, une introduction aux communs de la connaissance
Hervé Le Crosnier, nov. 2015 – ISBN 978-2-915825-60-2

Collection les enfants du numérique :

Grandir connectés, les adolescents et la recherche d'information
Anne Cordier, oct. 2015 – ISBN 978-2-915825-49-7

C'est compliqué, les vies numériques des adolescents
danah boyd, mai 2016 – ISBN 978-2-915825-58-9

Catalogue complet : <http://cfeditions.com>

Du même auteur chez d'autres éditeurs :

Les classiques connectés
chez Publie.net, décembre 2016 – ISBN 978-2-37177-473-5

Qu'est-ce que l'identité numérique?
chez OpenEdition Press, mars 2013 – ISBN 978-2-82181-337-3

Ouvrage publié sous licence édition équitable – <http://edition-equitable.org>.
Les textes des billets sont sous licence Creative Commons by-nc-sa (attribution,
pas d'utilisation commerciale, partage à l'identique).

ISBN 978-2-915825-70-1
Blogollection ISSN 2492-0258
C&F éditions, mai 2017
35 C rue des rosiers, 14000 Caen
<http://cfeditions.com>

Olivier Ertzscheid

L'appétit des géants

Pouvoir des algorithmes,
ambitions des plateformes

Préface par Antonio A. Casilli

C&F éditions
 **Blogollection**

2017

La valeur d'un réseau social n'est pas seulement définie par ceux qui sont dedans mais par ceux qui en sont exclus.

Paul Saffo¹.

En 2010, interrogé par le quotidien *Die Zeit*, Apostolos Gerasoulis, fondateur du moteur de recherche Ask Jeeves, regardant défiler les 10 millions de requêtes quotidiennes du moteur, formulait l'interrogation suivante : « *Je me dis parfois que je peux sentir les sentiments du monde, ce qui peut aussi être un fardeau. Qu'arrivera-t-il si nous répondons mal à des requêtes comme "amour" ou "ouragan"?* »²

¹ «The value of a social network is defined not only by who's on it, but by who's excluded», Paul Saffo cité dans «Social graph-iti», *The economist*, 18 octobre 2007. <http://www.economist.com/node/9990635>.

² «David vs. Google», Heike Faller, *Die Zeit*, 2005, vol. 41. http://www.zeit.de/online/2005/41/suchmaschinen_en/komplettansicht.

Table des matières

Préface par Antonio A. Casilli	10
Il n'y a pas d'algorithme	
Avant-propos par Olivier Ertzscheid	20
Prologue	27
Bienvenue dans le World Life Web	28
Choisir le web que nous voulons : l'exploration ou la prison ?	31
Et si on enseignait vraiment le numérique	36
L'axe de rotation du web a changé !	40
Le web : promesse tenue ?	44
Bienvenue dans le World Wide Wear	48
Bienvenue dans le World Wide Orwell (et comment on en sort)	51
Les plateformes et la loi	55
Le code c'est la loi. Et la liberté c'est le choix	57
Politique des algorithmes : parfois, c'est le politique qui gagne	62
La loi et l'ordre (documentaire)	67
Le code c'est la loi. Et les plateformes sont des États	72
7 milliards d'internautes pour une UGC : User Global Culture	80
Secret de nos affaires ou droit à la vie privée :	
à propos de l'affaire Apple / FBI	97
Un terroriste est un client Apple comme les autres	98
Pomme Pomme Pomme... Suppr.	109
La transparence des cryptes	114

In Algorithms We Trust	119
Kakonomie	120
De la page au cerveau : le grand récit algorithmique	123
Souvent algorithme varie, bien fol qui s’y fie	130
Éditorialisation algorithmique	140
La poule de la bulle de filtre et l’œuf de l’éditorialisation algorithmique	149
L’avènement de Facebook et la petite mort du web : comment le «Like» a tué le lien	163
Le «Like» tuera le lien	165
Plussoie-toi de like que je m’y mette	168
L’indexation est-elle soluble dans le(s) bouton(s) ?	170
Le sens du mot «aimer»	173
All You Need Is... Like	175
La fin de l’écriture : je veux un chien, un enfant et du sexe	182
De la figure de l’index à celle du pouce levé : vous prendrez bien deux doigts de digital ?	184
IF ça va ? THEN oui, et toi ? Les algorithmes de la routine	188
Derrière la grille des programmes : cachez ce contenu que je ne saurais voir	192
Le jaguar et le bus scolaire	203
Reconnaissance faciale... de dos	210
Tout prévoir, tout retrouver, tout savoir. Mais à quel prix ?	219
J’ai perdu mon Doodoo	220
Les 19 morts d’Andreas Lubitz	223
Quand #Facebook lutte contre le #suicide.	
Qui n’a rien à faire sur Facebook	226

Quand les plateformes se tournent vers la catastrophe	231
Secourses syntaxiques et tremblements motorisés :	
Google, Twitter et Haïti	232
De Haïti au Népal : le web anti-sismique	236
Le mur qui efface les migrants	238
À la recherche d'Aylan Kurdi	245
Pourquoi n'y a-t-il pas de bouton «sauver le monde» ?	254
Pour voir des images d'enfants morts : cliquez ici	263
Nice : rituel attentat	270
Les algorithmes sont-ils racistes ?	275
Google, Google, pourquoi m'as-tu abandonné ?	277
Les algorithmes seront-ils tondus à la libération ?	288
De Martin Niemöller à Robert Ménard. Le fétichisme du fichier	294
Le fichage dans le sang. Jusqu'au bain de sang ?	301
Algos racistes et IA fascistes	307
Une démocratie des plateformes est-elle possible ?	323
Le symptôme de l'accès et le mal de l'internet :	
plaidoyer pour un index indépendant du web	326
«Appendice A» : le jour où Google	
a renoncé à sa régie publicitaire	333
NationBuilder : Construire une nation comme un fichier client	342
À l'ambassade des Gafam	350
Undocumented men	358
Le monde et le pantalon de Mark Zuckerberg	368

Préface

par **Antonio A. Casilli**



Antonio A. Casilli est enseignant chercheur à Télécom Paritech et chercheur associé à l'EHESS. Ses recherches portent principalement sur les droits fondamentaux à l'heure du numérique (vie privée, travail, liberté d'expression, santé). Derniers ouvrages parus : *Le phénomène pro-ana* (avec P. Tubaro), *Qu'est-ce que le digital labor ?* (avec D. Cardon), *Against the Hypothesis of the End of Privacy* (avec P. Tubaro & Y. Sarabi) et *Les liaisons numériques*.

Il n'y a pas d'algorithme

LE LIVRE d'Olivier Ertzscheid que vous tenez entre vos mains est un chasseur qui traque deux proies : l'une est la généalogie des grandes plateformes, l'autre cet attracteur d'inquiétudes politiques connu sous le nom d'«algorithme». Les deux thèmes de sa quête intellectuelle sont on ne peut plus différents. Le premier est par trop sur le devant de la scène, l'autre furtif.

Les grandes plateformes recherchent activement des occasions de visibilité. Leur communication luxuriante, leur *storytelling* désinhibé façonnent l'esprit du temps. Même le choix d'un acronyme pour les désigner est pléthorique : GAFA ? GAFAM ? Ou alors AFAMA (Apple, Facebook, Amazon, Microsoft et Alphabet ex-Google) ? Les plateformes numériques sont multiples parce qu'elles sont partout. L'algorithme, au contraire, n'est nulle part. Il n'est pas situé à un endroit précis, pas gardé en un lieu sûr, pas circonscrit à une seule page ou à une seule communauté.

Quand l'algorithme fonctionne comme il faut, on ne le distingue pas de la décision humaine : « je vais me rendre d'A à B et c'est mon choix, pas celui du GPS » ; « je vais acheter un produit, parce que je le veux et non pas parce que la publicité ciblée me le suggère » ; « je vais regarder ce film de policiers héroïques parce que je l'aime bien, non pas parce que les films sur la brutalité policière ont été déréférencés par le filtrage de contenus ».

Qu'elle soit envisagée dans la littérature universitaire de référence comme un dispositif producteur d'opacité¹, ou comme un jeu d'opinions et de croyances cristallisées², ou encore comme la énième manifestation de l'idéal-type weberien de la bureaucratie impersonnelle et impénétrable³, une entité algorithmique est surtout un simulacre. En la poursuivant, chacun se trompe.

La deuxième proie d'Olivier Ertzscheid est l'ombre même. Ainsi, pour être certain d'en saisir les traits distinctifs, l'auteur se doit de multiplier les prises de vue en adoptant un double regard, de chercheur et de blogueur militant. Ni florilège ni abrégé, son ouvrage constitue, par rapport au blog affordance.info qu'il anime avec succès depuis plus d'une décennie, une sorte de propriété émergente – une synthèse qui offre davantage que la somme des billets. L'arbitrage qui a régi la logique de composition et le passage du site web au livre, fournit aux lecteurs un outil analytique

1 *The Black Box Society, les algorithmes secrets qui contrôlent l'économie et l'information*, Frank Pasquale, FYP Éditions, 2015.

2 *Weapons of Math Destruction. How Big Data Increases Inequality and Threatens Democracy*, Cathy O'Neil, Crown Publishing, 2016.

3 « Rule by Nobody. Algorithms update bureaucracy's long-standing strategy for evasion », Adam Clair, *Real Life Magazine*, 21 février 2017.

original. Le parti pris est ici de montrer le côté sombre du numérique, mais avec la fière intention de fournir une alternative, d'esquiver les embouteillages du sens et les torsions du vivre ensemble qui pourraient se manifester dans le monde qui s'annonce.

Le blogueur affordance.info et l'auteur Olivier Ertzscheid ont cela en commun. Tous les deux cherchent à rendre digeste et vivante la matière de leur entreprise intellectuelle. Mais ils le font en la mettant en résonance avec les préoccupations quotidiennes des lecteurs, non pas avec les rêves (ou les cauchemars) des ténors du barreau du tribunal populaire des technologies. Dans ces pages, pas de robots géants, ni d'intelligences artificielles surpuissantes qui exterminent les êtres vivants. Pas de voitures volantes non plus, ni de big data qui adoucissent les mœurs et transforment l'existence en une villégiature perpétuelle. Ertzscheid appartient à une confrérie d'auteurs qui a fait surface au début du ^{xxi}e siècle, et qui refuse les dualismes simplistes entre technophobie primaire et pur discours d'accompagnement des producteurs de gadget. Sa réflexion se situe aux antipodes du catastrophisme facile d'Éric Sadin ou de l'indignation routinière d'Evgeny Morozov, tout comme de l'optimisme turbochargé de Joël de Rosnay, ou du nihilisme technocrate de Nicolas Colin. Ses compagnonnages théoriques sont ailleurs. La lecture de cet ouvrage est suffisante pour comprendre que les auteurs avec lesquels il entre en résonance, parfois jusqu'au mimétisme, sont autres.

Deux enjeux s'avèrent ici centraux : celui de la régulation de l'innovation et celui de la capacité d'agir des citoyens-usagers. La question des régimes de régulation traverse toute la première partie de l'ouvrage, où le lecteur aperçoit, puis admet, et enfin obtient la preuve que la régulation est

consubstantielle à l'émergence de tout objet technologique. Pour les plateformes numériques, la régulation est une condition d'existence. Elles ne vivent que dans une dialectique d'alignement inquiet et toujours renouvelé avec l'environnement normatif auquel elles appartiennent. Croire qu'elles sont « disruptives », voire libératrices ou porteuses de désordre créateur, est un fantasme libertarien qui fait fi de l'importance des cadres légaux, des interlocuteurs sociaux, des services étatiques et des institutions économiques. Ces instances sont nécessaires non seulement à la naissance, mais à la conservation et à la survie des entreprises platformisées. Le fait que ces dernières se représentent comme des appareils de capture agressifs et nomades (alors qu'elles sont tout au plus des îlots pavillonnaires entourés de gardes surarmés et payés par les contribuables) est la plus grande de leurs hypocrisies.

Si elles ont beau jeu d'afficher leur insouciance pour les règles régissant les collectivités humaines qui constituent leurs bases d'utilisateurs, c'est parce que leurs produits s'inscrivent au plus près de l'intimité de ces derniers. L'utilisateur intériorise la présence des plateformes, de leurs dispositifs qui collent au corps, de leurs applications qui assouviennent les besoins, de leurs services qui entérinent les désirs en temps réel. Il en vient à croire que tout cela se fait *sans résistance* et sans une activité laborieuse de recherche d'un accord préalable. C'est la mystification d'une société *frictionless* qui gomme la régulation et qui dissimule la nature collective des plateformes. Chaque utilisateur se croit seul face à des milliards d'autres utilisateurs qui, paraît-il, ne protestent pas auprès des autorités préposées, ne disputent pas les abus devant les cours de justice, ne contestent pas les comportements de prédation auprès d'agences étatiques. Pourtant la réalité des résistances et des conflits qui émaillent la vie des plateformes

est différente, et tourne autour de négociations collectives qui constituent, elles aussi, des mécanismes de régulation.

Comme dans la célèbre couverture de l'édition de 1651 du *Léviathan* de Hobbes, le corps du géant numérique contemporain est constitué d'une myriade de corps individuels. Même si chaque individu se croit impuissant face à l'entier, l'entier dérive son pouvoir des parties et se trouve contraint par les règles qui les régissent. Le niveau d'analyse adopté par l'auteur de *L'Appétit des Géants* reflète cette exigence : rendre compte du trouble du particulier face à l'internet tout entier, la difficulté d'emboîter le vécu micro-social de l'utilisateur et l'aménagement macro-social que les plateformes engendrent. C'est à ce moment-là que le deuxième questionnement central de l'ouvrage est posé : tiraillé entre régulation collective et gouvernementalité algorithmique, quel est le degré d'agentivité de l'internaute ? Où réside sa capacité d'agir ?

Olivier Ertzscheid ne risque pas de nous entraîner, comme d'autres auteurs l'ont fait, dans la réédition d'une stérile querelle du libre arbitre à l'heure des plateformes. Certes, l'utilisateur collabore par sa volonté à son salut, pour ainsi dire. Mais cela ne revient pas à négliger le rôle des plateformes ni leurs efforts reconnus de « mise en obéissance » des publics. Finalement la posture épistémique adoptée dans cet ouvrage consiste à ne pas circonscrire explicitement le périmètre de la capacité d'agir des usagers, mais de le donner à voir en creux, en s'attardant sur son négatif – les tentatives de surdétermination par les plateformes. Leur volonté de désamorcer l'autonomie de leurs usagers, de stigmatiser leurs comportements les plus libres, d'envisager toute expérimentation comme une forme de sabotage refrène l'individu et complexifie tout essai d'émancipation. C'est sur cette volonté que l'ouvrage s'attarde pour définir la portion congrue (ou

pas) des formes diverses de déterminisme algorithmique. Quelle est la latitude de la gestion algorithmique des actions humaines? Quelles sont ses temporalités spécifiques? Quelle est sa nature qualitative? Si ces questions se posent avec une acuité croissante, c'est parce que les contraintes imposées par les plateformes actuelles sur leurs publics deviennent de plus en plus importantes. C'est aux géants du numérique que les gouvernements délèguent, pour des raisons d'opportunisme politique et économique, de nombreuses responsabilités, telle celles de trier l'information accessible, de vérifier la disponibilité des services, d'établir l'architecture des prix, de surveiller les comportements en ligne, etc.

La fonction du chercheur est alors de dévoiler les mécanismes d'invisibilisation de ces contraintes – dont l'exemple principal est la rhétorique de «l'algorithme». La conséquence de ce dévoilement est l'exposition de l'inconsistance ontologique de ce dernier. L'algorithme n'existe pas, parce qu'il n'est que le prétexte pour un ensemble de décisions directes des acteurs des plateformes ciblant les communautés des usagers. Dissimulés derrière un appareil de bases de données et de modèles mathématiques, on retrouve le choix humain effectué par les concepteurs des interfaces, la règle de fonctionnement établie par les ingénieurs, la norme implémentée par les services de sécurité, et le référentiel de tarifs adopté par les commerciaux de chaque plateforme.

Force est d'admettre que la croyance collective de nos contemporains en un processus automatique objectif, efficace, exact, à la fois intelligible et imperscrutable, n'est qu'une superstition. Cet ouvrage est alors un rappel utile des problèmes qui surgissent quand on considère «l'algorithme» comme un être surpuissant et transcendant la décision humaine. Et son auteur de montrer que les dévotions envers

cette entité abstraite ne sont que des rituels de reconnaissance des pouvoirs ô combien tangibles de ses propriétaires. Les instances publiques et privées qui se servent aujourd'hui de prétextes algorithmiques pour gouverner les conduites humaines participent de cette énorme imposture. Il n'y a pas d'algorithme, il n'y a que la décision de quelqu'un d'autre.

Mais si l'on peut affirmer que les algorithmes n'existent pas c'est aussi pour une autre raison : pour fonctionner, ils ont besoin de l'intervention humaine. Qui plus est, ils ne peuvent pas s'en passer. Au fond, ils ne sont que du travail humain dissimulé. Mais quel type de travail ? Le travail expert et créatif des « sublimes » du numérique (les informaticiens, les designers, les innovateurs), ou celui humble et répétitif des « galériens » qui fatiguent dans des fermes à clics ? Il faut aller plus loin dans l'analyse, abonder dans le sens de la dénonciation du mensonge algorithmique en inscrivant la réflexion actuelle dans le contexte plus vaste de l'étude du *digital labor* sur les plateformes. Pour ce faire, il faut se positionner du côté de l'utilisateur pour observer à quel point les procédés qui brident sa capacité d'agir au travers de prescriptions (« cliquer sur ce lien »), de suggestions (« vous allez adorer ce livre »), de pressions sociales (« vos amis ont partagé cette vidéo »), sont d'abord et avant tout des systèmes de mise au travail. Bien que – nous l'avons déjà annoncé – ce constat n'implique pas l'adhésion d'Ertzscheid à une vision du « serf arbitre » des utilisateurs des plateformes, il dénonce néanmoins la *servicialisation*, c'est-à-dire la transformation de leurs usages en services rendus aux propriétaires des plateformes. Les contenus générés par les utilisateurs sont monétisés ; les données personnelles servent pour entraîner et calibrer les processus d'apprentissage automatique ; les comportements de tri, filtrage, sélection, annotation, partage et qualification

de l'information sont transformés en autant de micro-tâches réalisées par les humains, et non pas par les algorithmes. Ces services contribuent à la valorisation gargantuesque des géants d'internet et des licornes.

La servicialisation ne sera freinée que par une action collective visant à garantir les droits des usagers sur leurs informations. Cette démarche coordonnée se concrétise initialement dans la construction de répertoires politiques cohérents avec la prise de conscience de la part du travail humain dans les fonctionnements algorithmiques. «*Le modèle économique des GAFAM*», affirme Ertzscheid, «*va obliger à repenser l'articulation du monde entre une forme clivante et extrême de capitalisme et une forme renouvelée de marxisme à l'heure du digital labor, des intelligences artificielles, de la singularité, du transhumanisme, de l'automatisation et des biotechs*». Mais ceci n'est pas suffisant au rétablissement de l'exercice démocratique, qui passe forcément par des initiatives concrètes de régulation : «*par le déploiement d'un index indépendant du web et la convocation d'États généraux. La réponse à l'automatisation, au digital labor et à l'éclatement de l'ensemble des repères qui fondaient jusqu'ici le marché de l'emploi passe par une réflexion sur le revenu universel. La réponse aux biotechs passe par un moratoire, couplé à un soutien clair et fort à la recherche publique sur ces questions.*»

L'importance d'étudier les algorithmes, surtout après avoir apporté la preuve de leur nature chimérique, réside alors dans leur potentiel à représenter une ligne de fuite vers d'autres sujets encore plus pertinents. C'est un peu comme dans ce navet de science-fiction, où le protagoniste se rend chez un personnage énigmatique appelé, sans imagination, «l'Oracle». On lui montre un ustensile de cuisine avec lequel on pratique un vieux tour de magie qui consiste à la tordre

sans la toucher. Mais, lui explique-t-on, la manipulation cache une vérité surprenante : « *La cuillère n'existe pas. Et là, tu sauras que la seule chose qui se plie ce n'est pas la cuillère : c'est seulement ton reflet* ». Au-delà de la métaphore, la découverte de l'inexistence d'un objet qui occupe notre champ de vision – dans notre cas, les algorithmes – n'est pas une posture défaitiste. Il s'agit, au contraire, d'une manière d'apprendre à nous reconnaître nous-mêmes dans sa réfraction.

Avant-propos

par **Olivier Ertzscheid**



Olivier Ertzscheid est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'IUT de La Roche-sur-Yon, responsable d'une formation de *community manager*. Observateur rapide et futé des médias numériques, il suit en temps réel les évolutions du web sur son blog affordance.info.

JE ME SUIS INSCRIT sur Facebook en 2007. J'avais alors consigné par écrit sur mon blog affordance.info mes premières impressions :

Primo, l'expérience immersive et addictive que propose Facebook (ledit service n'ayant effectivement d'intérêt que s'il reste ouvert en tâche de fond pour y autoriser de fréquents allers-retours) me semble relever d'une sociabilité ambiante (de la même manière que l'on parle « d'informatique ambiante »). Il abolit en effet une frontière, une distance dans l'établissement de contacts, et au-delà, dans une certaine forme de relations interpersonnelles. J'ai actuellement une quarantaine de « contacts » dans Facebook. Des amis, des collègues, des connaissances, des stars de la blogosphère. Et la fonctionnalité que j'utilise le plus souvent, c'est celle me permettant de leur poser une question directement, à ces quarante-là, de manière instantanée, sans l'entrave du forum, de la liste de diffusion ou du mail.

Je suis aussi surpris par le haut niveau des fonctionnalités proposées par les nombreuses micro-applications associées à Facebook. Qu'il s'agisse de faire circuler du texte, de l'image, de la vidéo, on se retrouve avec en main des interfaces que ne renieraient pas la plupart des applications bureautiques haut de gamme.

Presque dix ans plus tard, cette plateforme occupe l'essentiel de nos vies connectées. « Cette » ou plutôt « ces » plateformes. Car Google, Apple, Amazon, qui forment le reste des GAFAs, ont achevé de transformer l'utopie première du web et son idéal de décentralisation en une verticalité qui donne le vertige et du haut de laquelle le moindre faux pas ressemble à une chute infinie. Notre rapport à ces plateformes est de l'ordre de la schizophrénie, ou du *pharmakon* comme l'écrivait Bernard Stiegler : elles sont à la fois le poison et le remède. Nous connaissons leurs limites, les entraves qu'elles font peser sur notre vie privée, leur poids économique considérable, mais nous reconnaissons aussi leur formidable capacité à nous donner accès à des informations et des documents qui auparavant auraient été impossibles à retrouver et lire, nous savons leur formidable potentiel de facilitation, de mise en relation.

Voilà désormais plus de quinze années qu'en tant que chercheur je fréquente autant que j'observe ces plateformes. Une chose essentielle a changé : il ne s'agit plus aujourd'hui d'acteurs économiques, de moteurs de recherche, de réseaux sociaux ou de gigantesques entrepôts de vente en ligne. Ces plateformes jouent un rôle de plus en plus déterminant dans l'ensemble des processus qui fondent ce que l'on nomme démocratie, dans l'ensemble des logiques de « rendu public ». Car il n'est pas de démocratie sans cette capacité à rendre public. Ceci est le premier changement. Le second bouleversement est un corollaire du premier : oui il n'a jamais été aussi facile de trouver de l'information, d'acheter un ouvrage jusqu'ici introuvable, de retrouver une personne que l'on croyait perdue. Mais jamais, jamais les règles qui guident cette apparente facilité n'ont été aussi opaques. Ces règles, ce sont celles du code, des algorithmes. Celui d'Amazon est

à la base de l'ensemble des systèmes de recommandation ; celui de Google, le PageRank, (qui n'est que l'une des facettes algorithmiques de l'hydre de Mountain View), conditionne l'accès à l'information des centaines de millions de citoyens chaque jour dans le monde, et que dire de celui de Facebook, l'EdgeRank, qui décide de ce qui s'affiche sur notre mur et des gens que nous pourrions avoir envie de fréquenter.

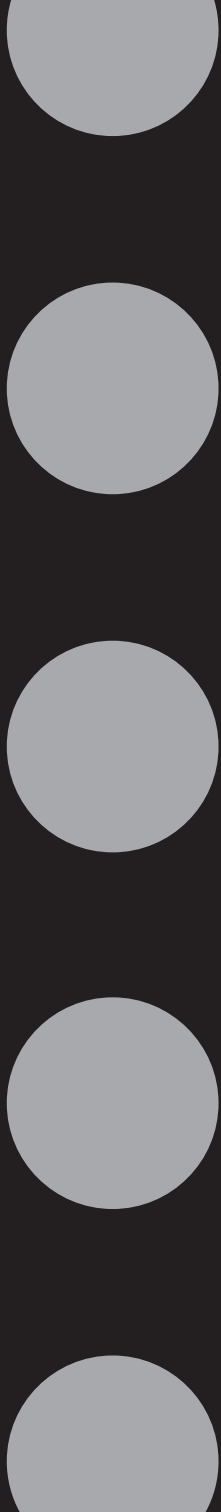
Un article avait un jour titré sur « les dix algorithmes qui contrôlent le monde »⁴. La question qui guide la réflexion que je mène depuis quinze ans est assez simple : elle revient à savoir qui contrôle ces algorithmes, comment impactent-ils notre vie, et surtout, comment parvenir à rendre public la partie de ces algorithmes qui relève d'un travail d'éditorialisation classique. Les informations traitées par *Le Figaro* ou par *L'Humanité* peuvent parfois être les mêmes mais l'éditorialisation ne sera jamais semblable. Nous savons cela. Mais à l'échelle du lectorat de Facebook ou de Google il est désormais manifeste que les règles algorithmiques procèdent, dans le choix et dans l'ordre d'affichage, d'un processus d'éditorialisation. Dans des contextes de crise, d'élections majeures ou d'attaques et de propagandes terroristes, ces algorithmes, parfois couplés à une armée de modérateurs anonymes, jouent un rôle qu'il serait criminel de considérer comme insignifiant. Choisir de diffuser ou de ne pas diffuser la Une de *Charlie Hebdo* avec une caricature du prophète Mahomet, choisir de diffuser ou de ne pas diffuser une vidéo de décapitation, choisir de soutenir Donald Trump en favorisant l'affichage de certains articles ou choisir tout au contraire de

4 « Ces 10 algorithmes qui dominent le monde », Flo Corvisier, *Übergizmo*, 23 mai 2014. <http://fr.ubergizmo.com/2014/05/23/algorithmes-dominant-monde.html>.

faire obstacle à son élection, choisir d'installer un « cheval de Troie » permettant d'accéder à l'ensemble des données privées de plus d'un milliard de smartphones sur la planète pour le cas où ils seraient utilisés dans le cadre d'un acte terroriste, tout cela fait partie des choix qui sont chaque jour effectués par ces plateformes. Parfois un seul homme choisit. C'est le cas de Tim Cook, PDG d'Apple qui refuse de livrer au FBI les données d'un iPhone utilisé pour la tuerie de San Bernardino. Mais le plus souvent ces choix sont effectués par l'algorithme, et donc par ceux qui programment ledit algorithme. Mais, précisément parce que c'est là le rôle et l'intérêt principal d'un algorithme, les « valeurs » qui sont prévues par les programmeurs pour présider aux choix algorithmiques ne peuvent épuiser l'étendue du possible. Quand l'inattendu survient, quand l'improbable ou l'impensable advient, l'algorithme continue, imperturbable, d'appliquer les règles sur lesquelles on l'a bâti et entraîné chaque jour. Ces règles qui n'ont pas été nécessairement pensées pour la situation inédite à laquelle il s'agit de faire face. En inventant le PageRank, Serguei Brin et Larry Page n'avaient pas prévu qu'il serait possible à un petit groupe d'activistes et de farceurs de rediriger l'ensemble des requêtes « trou du cul » vers la page de l'Élysée présentant la biographie de Nicolas Sarkozy. Mais que faire lorsque cela advient : laisser tourner l'algorithme, le modifier, intervenir « manuellement » ? En mettant au point l'EdgeRank pour permettre aux étudiants d'un campus de noter et de rencontrer les plus jolies filles de l'université, Mark Zuckerberg n'avait probablement pas prévu qu'un jour des employés de Facebook lui poseraient directement la question de savoir si Facebook – et son algorithme – avait ou non un rôle à jouer pour empêcher l'élection de Donald Trump. Chaque choix algorithmique influence et impacte

à son tour le comportement des citoyens, des électeurs. Or de ces choix-là nous ne savons rien. Ou trop peu de choses.

En refermant cet ouvrage certains d'entre vous penseront peut-être que je ne présente que la version sombre, le côté obscur du monde numérique qui nous accompagne depuis la naissance du web en 1989. C'est mal me connaître. L'observation critique de ces plateformes et de ces dispositifs ne parviendra jamais à gommer le formidable enthousiasme qu'elles m'ont procuré pendant toutes ces années. Mais je crois comme l'écrivait Frederik Pohl, grand auteur de science-fiction, «*qu'une bonne histoire de science-fiction ne prédit pas l'automobile mais l'embouteillage*». C'est l'histoire de ces embouteillages possibles que je veux ici tenter de raconter en rassemblant des articles parus sur mon blog au cours de ces années. À l'aide d'un peu de science. Mais sans aucune fiction.



Prologue

Les sept textes qui suivent, écrits entre 2007 et 2014, tentent de décrire à la fois l'évolution du web depuis les premiers moteurs de recherche (World Wide Web) jusqu'à l'avènement des réseaux sociaux (World Life Web) et d'aborder les prochaines révolutions de l'internet des objets, des algorithmes décisionnels mais également les interfaces à même le corps comme les vêtements connectés (World Wide Wear). Né en 1989 le web fêtera dans quelques années son trentième anniversaire. Ces sept textes sont aussi l'occasion de revenir brièvement sur les désillusions, la normalisation, la chute des utopies et la bascule toujours possible vers une dystopie de ce média parvenu à l'âge d'Homme.

La photo d'Antonio A. Casilli est d'Alexandre Enard et celle d'Olivier Ertzscheid est d'André Gunthert. La mise en page de cet ouvrage de la collection *Blogollection* est de Nicolas Taffin avec le caractère Sabon Next de Jean François Porchez, créateur français contemporain de caractères inspiré par le dessin qu'avait refait Jan Tschichold, dans les années soixante, du fameux Garamond (XVI^e siècle). Les titres sont composés en Vectora (1990), caractère élancé d'Adrian Frutiger, immense typographe disparu en septembre 2015.

Imprimé en France par Caen Repro (14)

Achevé d'imprimer en mai 2017

Dépôt légal 2^e trimestre 2017

ISBN 978-2-915825-70-1

<http://cfeditions.com>

Olivier Ertzscheid

L'appétit des géants

Pouvoir des algorithmes,
ambitions des plateformes

Il fallait un amoureux du web et des médias sociaux pour décrypter les enjeux culturels, relationnels et démocratiques de nos usages numériques. Olivier Ertzscheid met en lumière les effets d'échelle, l'émergence de géants aux appétits insatiables. En concentrant toutes nos activités numériques sur quelques plateformes, nous avons fait naître des acteurs mondiaux qui s'épanouissent sans contrôle. Nos échanges, nos relations, notre sociabilité vont nourrir des algorithmes pour classer, organiser et finalement décider pour nous de ce qu'il nous faut voir.

Quelle loyauté attendre des algorithmes qui se nourrissent de nos traces pour mieux alimenter l'influence publicitaire ou politique? Comment construire des médias sociaux et un accès indépendant à l'information qui ne seraient pas soumis aux ambitions des grands acteurs économiques du web?

Pourquoi n'y a-t-il pas de bouton «sauver le monde»?

Par l'auteur du blog *affordance.info*



Olivier Ertzscheid est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'IUT de La Roche-sur-Yon, responsable d'une formation de community manager. Observateur rapide et futé des médias numériques, il suit en temps réel les évolutions du web sur son blog *affordance.info*.

Préface par Antonio A. Casilli

20 € – Imprimé en France
ISBN 978-2-915825-70-1
<http://cfeditions.com>



9 782915 825701